



**Graphisme : Dorothy-Shoes.**

© ROUERGUE 2011  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

# Comme des trains dans la nuit

Du même auteur :

**Point de côté** - Éditions Thierry Magnier, 2006.

**Servais des Collines** - Oskar, 2007.

**Né sur X** - Éditions Thierry Magnier, 2008.

**L'Âge d'ange** - L'École des loisirs, 2008.

**N'importe où hors de ce monde** - Oskar, 2009.

**À quoi servent les clowns ?** - Éditions du Rouergue, roman dacOdac, 2010.

**Comment (bien) rater ses vacances** - Éditions du Rouergue, roman doAdo, 2010.

Dans la collection La brune au Rouergue :

**Bonheur fantôme**, 2009.

Née en 1970 à Épinal, **Anne Percin** vit actuellement en Saône-et-Loire et partage sa vie entre l'enseignement et l'écriture.



Anne Percin

# Comme des trains dans la nuit



**doAdo**  
AU ROUERGUE



**Comme des trains dans la nuit**



Les vendredis soir, quand je rentre du sport, je les vois de loin.

On dirait des wagons aux vitres illuminées, avec des tas de petites fenêtres qui s'ouvrent sur la lumière jaune, étendus au milieu des champs, des carrés d'électricité dans la nuit de la campagne. Et puis, quand la voiture tourne dans le chemin de terre, qu'on s'engage sur la route de la ferme, l'illusion disparaît. On commence à entendre le bruit que ça remue là-dedans, l'odeur qui monte, la chaleur quand on se gare à côté. On voit ça pour ce que c'est vraiment.

Des étables.

À la fin de l'hiver, mon père épand le fumier dans les champs. Il va d'abord chercher des gros tas de merde dans la montagne de fumier qui fermente sous une bâche en plastique noire, et puis il la répand dans les champs, et enfin, il te retourne tout ça pour que ça se mélange bien... Un petit rayon de soleil là-dessus et voilà la terre qui se met à fumer. Quand j'étais gosse, j'en avais un peu peur. Ça me faisait penser aux feux follets dans les

cimetières. Je sais pas si c'est une légende mais il paraît que, dans les cimetières, des gaz produits par la décomposition du cadavre s'échappent du sol et ça fait des flammèches bleues. C'est ça, les feux follets. En tout cas, dans les histoires d'épouvante, ça existe. Et ça fait flipper.

Chez nous, les fumées dans les champs, le soir, j'appelle ça des feux merdeux. Et ça fait longtemps que ça ne me fait plus flipper.

Tout ce que je peux dire, c'est que c'est vraiment la grande classe, quand on arrive à la ferme. On se sent accueilli. Ça pue de partout. Je me demande comment on peut encore venir ici : prendre la dernière rue du village, s'engager sur la route qui n'a même plus de peinture dessus, comme si c'était pas la peine – aucun marquage au sol, *accotements non stabilisés*, ça veut dire qu'on peut verser à droite ou à gauche dans les fossés et que tout le monde s'en fout, c'est prévu, on n'avait qu'à faire gaffe – et puis si on en a réchappé, enfin tourner sur le chemin de terre et s'arrêter devant chez nous. Même le facteur, je trouve qu'il a du courage. Se taper tout ce chemin au milieu des odeurs de fumier ! En vélo, en plus. C'est carrément un héros, ce mec.

Moi quand j'allais au LEP, j'avais tellement peur de puer le fumier que dans mon sac, je trimbalais un déodorant. J'allais aux chiottes dès que j'arrivais, pour m'en mettre. Parfois j'en mettais trop. C'était limite dégueulasse, en cours. Les mecs me disaient : « Putain, Marc, t'abuses ! Ça dépote ton truc, on va crever ! » J'aimais autant me faire charrier à cause de ça qu'à cause du fumier. Les lundis, je remettais jamais les fringues du dimanche. Je suis pas franchement le genre de mec à faire attention à son look, mais à l'odeur, oui. Ma mère, elle disait rien, elle lavait sans faire de commentaires. Elle aussi, elle a toujours craint l'odeur. On ne l'a jamais dit à mon père, il ne comprendrait pas.

\*

Au premier trimestre, il y a eu un nouveau dans ma classe. Ryan, il s'appelait.

Il venait d'un autre lycée. Conseil de discipline... Il s'est fait lourder et il a atterri chez nous, en BEP mécanique auto. Avant, il avait commencé une formation en électrotechnique. C'est dire s'il était motivé pour devenir mécano... Mais avec son dossier pourrave, c'est pas non plus comme s'il avait le choix. L'administration l'a recasé ici parce que dans notre LEP, on est en sous-effectif et que c'est la cambrousse. Les caïds, on peut se permettre d'en absorber. Ils font tache, c'est vrai, mais pas tache d'huile : ils se répandent pas. Ils restent à leur place, un peu à l'écart, ils s'emmerdent. Ryan, il a pas fait exception à la règle. Il venait de Vénissieux, près de Lyon. Mutation disciplinaire au fin fond du Charolais, tu parles d'un décalage culturel. Évidemment, il a commencé par faire chier les profs, mais ça, c'était *dans la logique des choses*, comme disait le proviseur. Mais pour le reste, il n'a jamais essayé de jouer au caïd. Il avait l'air de se faire chier, tout le temps.

Comme il ne parlait pas tellement, et que moi non plus, je me suis mis avec lui en atelier. On bossait pas. On foutait rien.

Les autres non plus de toute façon, on peut pas dire qu'ils en font lourd. Y en a juste un ou deux qui font les fayots, ou bien je sais pas, peut-être qu'ils veulent vraiment réussir dans la vie. Et ils croient qu'un BEP mécanique automobile, c'est le Pérou. Que ça va les sauver du chômage et de la crise et surtout, qu'avec ça ils vont monter à la ville. C'est possible. Je dis pas qu'ils se gourent, je sais juste que moi, j'y ai jamais cru. Tout ce que je voulais, c'est ne pas faire Maintenance des engins agricoles. Après... Réparer des bagnoles ou des vélos, ou des patins à roulettes, c'est kif-kif.

Ryan, même s'il ne parlait pas, ça se sentait qu'il avait la rage. Je ne sais pas comment on peut expliquer ça, mais ça se sentait. Il serrait les dents quand les profs à l'atelier lui gueulaient dessus. D'après ce que j'ai compris, il pouvait pas se permettre de se faire viander de chez nous. C'était sa dernière chance. Alors il la mettait en veilleuse mais, dans ses yeux, ça brûlait.

En atelier mécanique, Ryan a commencé à bousiller des tas de trucs. Il disait pour s'excuser qu'il n'était pas doué, que c'était pas sa vocation. Mais au bout d'un mois ou deux, les profs ne le croyaient plus. Il s'est chopé des amendes pour avoir abîmé le matos. Normal, on n'est pas censés foutre en l'air les trucs qu'on nous apprend à réparer. Moi, ça me faisait plutôt marrer, je le laissais faire, je regardais. Parfois, quand je trouvais qu'il abusait, je changeais d'équipe. Je me mettais avec d'autres types, pour bosser un minimum.

Je m'en foutais des sanctions et ça m'a toujours fait marrer de voir les profs péter un câble, mais j'avais pas envie de me choper une amende aussi, parce que du fric, j'en avais pas pour les payer. Et alors forcément, mon père l'aurait appris. J'ose pas imaginer la tête qu'il aurait fait, et ses mots, tout ce qu'il aurait dit, sur moi, sur mon avenir à la con, sur sa famille qui a trimé toute sa vie, des générations de bouseux qui n'ont jamais rien fait de mal. À l'entendre, c'est tous des saints et moi, je pourrai jamais leur arriver au sabot.

\*

Un soir, au lieu que je prenne le TER pour rentrer dans ma cambrouse, Ryan a proposé de me ramener chez moi avec sa tire. J'avais pas envie, pour pas qu'il voie où j'habite. Je lui ai demandé de me laisser à la gare du village.

Dans sa 205 qui puait le vieux mégot, avec des sièges en jean troués, il y avait un vieil autoradio. Je lui ai demandé si ça

fonctionnait. Comme il a rien dit, j'ai tourné le bouton, pour voir. J'ai galéré pour trouver une station, ça grésillait. Et puis tout à coup j'ai capté le début d'une chanson. Bien net, impec. C'était du reggae. Même sans être fan, on pouvait pas se tromper : batterie régulière, petit slam de guitare, pépère. J'ai poussé le son, à fond. *Could you be loved*, Bob Marley.

Le soleil entrait à travers le pare-brise dégueulasse. On avait chaud. J'ai baissé ma vitre, un petit vent est entré, très doux. Ça commençait à sentir le printemps. La chanson faisait le même effet que le soleil. Je me sentais bien.

Ryan s'est mis à chanter en même temps : « *Don't let them fool you, or even try to school you...* » J'ai trouvé qu'il avait un bon accent. Pour la première fois, j'ai osé lui demander :

- Ryan, ça vient d'où, comme prénom ? C'est anglais ?
- Gros teubé. Tu trouves que j'ai une tête de Rosbiff ?

On était arrêtés à un feu rouge. Ryan s'est tourné vers moi. Il tirait vraiment une sale tronche, ce jour-là. Pourtant en me regardant il s'est mis à sourire, avec sa drôle de moitié de sourire, comme si tout un côté de sa bouche était tiré par un hameçon, ça lui faisait une gueule de poisson, ou la tronche du Joker dans *Batman*. Et puis il s'est marré franchement.

– Putain, faut que tu sortes de Planète Bouse. Sérieux. Tu sais pas reconnaître un *rebeu* quand t'en vois un ?

Le feu est passé au vert, il a redémarré.

On s'est mis à chanter ensemble : « *Could you be loved, and beloved* ». Je suis pas champion en anglais, mais je trouvais ça bien, comme paroles. « *Don't let them change you, or even rearrange you...* » Quand sa bagnole s'est éloignée en crissant des pneus devant la gare de mon patelin, j'avais toujours la musique de Bob Marley dans la tête. Tout le long du chemin en rentrant à la ferme, ça a duré.

Après le bahut, un autre soir, on est allés fumer.

Au bord de la route, il a arrêté sa 205 pourrie avec son A bien évident dessus, « A comme abruti » dit mon père. On était limite dans le fossé, moi j'étais à la place du mort et ça penchait méchamment, la voiture de biais dans la pente. Du coup, c'est pas moi qui ai roulé le pétard, c'est lui. Il a serré le frein à main, enclenché la seconde – on nous apprend quand même à prendre soin des bagnoles au lycée, faut pas croire. Bref, on est entrés dans le bois. Passé les premiers arbres, on n'entendait plus le bruit des voitures sur la nationale. On a allumé le joint et on s'est assis sur les feuilles mortes et les aiguilles de sapin. Y avait plein de trucs dégueulasses par terre : du PQ, des mouchoirs, même des tampons hygiéniques.

– C'est bien des gonzesses, elles peuvent rien faire discrètement ! Quand elles pissent, faut qu'elles laissent des traces !

– Comme des escargots.

On s'est marrés, c'était pas spécialement drôle mais c'est le genre de trucs qui te fait rire quand tu commences à te sentir ramolli par le shit. Y avait aussi par terre un bidon d'huile de vidange. Ryan l'a ramassé et il a commencé à prendre une voix comme dans les pubs à la télé, pour lire : « Cette huile de moteur multigrade semi-synthèse vous apportera toute satisfaction, sa viscosité de premier choix conviendra à votre voiture de tourisme », etc. Après il s'est mis à délirer :

– Idéale pour vos beignets, elle est aussi délicieuse sur des tartines pour le déjeuner des enfants et de toute la famille.

J'étais pété de rire.

– Ça brûle bien, l'huile de moteur. Plus longtemps que l'essence.

Je voyais pas trop le rapport, mais j'ai continué à me marrer. J'avais jamais fumé tout un joint à deux, enfin une moitié de joint à moi tout seul. Les autres fois, c'était une taf en douce pendant une soirée. Dans ces cas-là, tu sais même pas ce qui se

passé, si c'est l'alcool ou bien la fumette qui fait que t'as la tête comme un casque en amiante, t'arrives pas à démêler. Là, c'était bien net, à part le joint il y avait rien à accuser. Sauf peut-être les vannes de Ryan, qui s'arrêtaient plus de déconner.

Je l'avais jamais vu comme ça, aussi zen. On aurait cru qu'il était libéré. C'est une drôle d'idée, mais dans notre fossé au bord de la nationale, entre les petits bouleaux, j'avais l'impression qu'on venait de franchir une frontière de barbelés et qu'on était en cavale, tous les deux, échappés de la prison. C'était un coin de nature, mais pas de la campagne comme chez moi. C'était encore un peu la ville, mais pas le genre de cité où Ryan a grandi. C'était entre les deux. Un *no man's land*. La route, c'était la limite. Le problème, c'est qu'il fallait bien y revenir.

Quand on a retrouvé la voiture, Ryan a demandé si on pouvait aller chez moi. J'étais pas chaud, au départ, comme j'ai dit tout à l'heure. Mais vu comme on s'était bien poilés ensemble dans le bois, et que je me voyais pas reprendre le TER dans l'état où j'étais, j'ai dit oui.

Quand on est arrivés à la ferme, Ryan n'a rien dit. Moi, je guettais juste si on ne voyait pas mon père. Il aurait été sûrement content que je ramène un pote, mais bon. Pas n'importe quel pote. Il a des expressions genre « bonnes fréquentations », je sentais bien que ça ne s'appliquerait pas trop à Ryan.

La porte de la grange était ouverte. J'ai tout de suite vu que le tracteur n'était pas là, j'ai compris que mon père était parti labourer. On devait être tranquilles pour un moment, les champs sont pas la porte à côté. Autour de la ferme, c'est des prés à vaches, pas des labours. On est entrés à la maison, on a bu du Coca. Ryan a déliré quand il a vu les bouteilles de lait au frigo, il n'avait jamais goûté de lait de la ferme. On n'a que deux vaches à lait, le reste c'est des *viande*. Je lui ai fait goûter le lait, c'est lui qui voulait.